

# AU GRAND Lac Clair

par

Harry BERNARD



En amont de la rivière Vermillon, en route pour le lac Clair. De gauche à droite, Laurent Leclerc et l'auteur, avec une barbe de huit jours.

Si singulier que cela paraisse, le terrible accident de Saint-Michel-des-Saints, qui coûta la vie à trois médecins de Montréal, (1) me rappela des souvenirs heureux. L'avion qui les entraîna à la mort plongea dans le vaste lac formé par le gonflement de la rivière Mattawin, à la suite de la construction de la digue du Taureau par le gouvernement de la province, en 1931. Ils revenaient d'un séjour au lac Clair, à quelque vingt-cinq milles au nord, et j'en étais arrivé moi-même avec des compagnons, quelques semaines auparavant.

Le grand lac Clair, comme on dit dans le pays, est une pièce d'eau imposante, située entre les 47<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> degrés de latitude, au nord-est du village de Saint-Michel. Elle peut avoir quatre milles et demi dans sa plus grande largeur, à l'extrême nord, et une longueur de huit ou neuf milles, de son point le plus élevé à l'extrémité de sa dernière baie. Compte tenu de variantes, elle présente dans son ensemble la configuration de l'Amérique du Sud. Il y a vingt-cinq ans et plus, d'importantes opérations forestières s'y poursuivaient. Il en reste peu de tra-

ces, sauf les ruines d'abris de bûcherons, écroulées ça et là et pourries. On y maintient encore un poste de gardes forestiers, chargés de surveiller la région sous l'angle feu, et l'on trouve sur ses bords quelques camps de sportifs. Pour le reste, c'est la sauvagerie, la solitude totale.

On n'atteint au lac Clair que par avion, en partant du sud, ou en canot, après une série de treize ou quatorze portages, dont quelques-uns longs et pénibles. On peut s'y rendre aussi par voie de la rivière Saint-Maurice, après un détour d'environ deux cents milles. En 1932, quand je lus le prenant ouvrage d'Adolphe Nantel, *A la Hache*, je n'imaginai pas que je verrais un jour son fameux lac Clair. Pendant des années, l'auteur exerça des fonctions d'employé de bureau, de comptable-secrétaire, de *commis*, dans l'un des postes établis au sud du lac, celui de la *Laurentide Company*. Revenu à la vie citadine, il raconta

dans son livre son expérience forestière. Ses pages sont parmi les meilleures que l'on sache, sur le bois et la vie des bois.

Je me rendis au lac Clair en août 1949, au cours de mon voyage annuel et comme obligatoire, dans la Haute-Mauricie. J'avais comme compagnons deux jeunes gens: Laurent Leclerc, un concitoyen de Saint-Hyacinthe, et Pierre Scott, élève à l'École de Médecine Vétérinaire de la province. Agé de vingt ans, Scott a grandi près de la rivière des Outaouais, non loin de Fort Coulonge, et il paraît avoir passé la moitié de sa vie dans un canot. Désigné tout de suite comme homme de canot, il s'acquitta de sa tâche avec une habileté parfaite. Leclerc, 27 ans, est un chasseur et un pêcheur d'expérience, prêt à faire face à n'importe quelle situation, en tout temps. Nous formions à trois une équipe capable de se débrouiller. Quand je pars pour la grande forêt, seuls des jeunes acceptent de me suivre. Les autres refusent catégoriquement. Ils ont peur des ours, des loups, de voyager en canot, de coucher sur la dure, d'abandonner le confort des villes.

Du barrage du Gilardo, sur la rivière Vermillon, où nous laissons l'auto, nous remontons le courant sur environ trois milles, pour nous installer temporairement à la Pointe des Ingénieurs, dans un camp mis à notre disposition par l'abbé Charles-Edouard Bourgeois, des Trois-Rivières. Le barrage est ouvert, comme le sont tous ceux du voisinage, et le niveau de l'eau, si bas que nous nous échouons à tout propos. A un moment, il nous faut laisser sur le rivage la moitié de notre bagage, pour alléger l'embarcation. Le fond de la rivière n'est qu'un fouillis d'herbes, de branches, de souches, d'arrachis. Nous avançons de peine et de misère. Cette année encore, sachant que le terrain est ou peut être mauvais, nous employons un canot d'aluminium, de treize pieds et demi. Il se portera faci-



Fut le Dr Emile Legrand (à gauche) en compagnie de l'assistant-directeur Ernest Pleau, du département de la Police de Montréal, et de l'assistant-inspecteur Victor Huneault, du même département. Ces trois fervents pêcheurs attendaient l'avion qui devait les transporter, le Dr Legrand au Grand Lac Clair, et les deux autres au club La Madelon. Cette photo nous a été remise par le constable Henri Poulin, secrétaire du club.

lement, mais nous y serons à l'étroit. Aucun de nous ne pèse moins de 175 livres, et il y a le grément.

A la Pointe des Ingénieurs, nous commençons par explorer les lieux, pour nous orienter. Nous remontons la rivière sur quelque distance, entrons dans la passe qui conduit au premier lac Muskeg, et qu'on nous a décrite comme non navigable. De fait, le canot touche fond à tout propos. Nous nous rendons cependant jusqu'au Muskeg, à la condition de suivre un étroit chenal d'eau vive. Autour de nous, des centaines de canards, de races et d'âges variés. Sauf les jeunes, ils ne sont pas peureux, ont l'air de se moquer de nous. Au passage, nous pourrions en assommer deux ou trois d'un bâton. Nous prenons un brochet dans le lac et le faisons cuire à la manière indienne, pour le dîner. Cela s'impose, vu notre manque d'ustensiles. Nous enterrons le poisson de sable, sans le gratter ni vider, allumons par-dessus un feu de branches. Au bout de vingt minutes, le repas est prêt. Écarté le sable brûlant, il s'agit simplement de soulever la peau carbonisée de la bête et de servir. La chair ainsi apprêtée est d'un blanc de neige, excellente, mais de goût fade, parce que non assaisonnée. On relève de sel et poivre.

Vers les cinq heures, nous apercevons notre premier orignal, à deux arpents de distance. C'est une femelle, venue boire au bord de l'eau. Elle ne nous voit pas. Elle patouille ça et là, pour rentrer bientôt dans le bois. Au cours de la quinzaine passée dans le Haut Saint-Maurice, il nous est donné de voir six orignaux, d'en approcher un à vingt-cinq pieds, après avoir suivi les courbes de la rive pour nous cacher de l'animal. Presque tous sont des femelles, ce qui témoigne du carnage chez les mâles de l'espèce, depuis quelques années.

Deux jours plus tard, départ pour le lac Clair. La visite du Muskeg avait son importance parce qu'il nous faudra revenir par ses eaux et celles, si peu abondantes, de la passe qui le relie à la Vermillon. Cette passe n'a pas moins de trois milles, et elle ne soupçonne pas la loi qui veut que la ligne droite soit le chemin le plus court, d'un point à un autre. Elle se compose de méandres qui vont à droite, à gauche, de courbes, de coudes, de détours brusques, qui nous font perdre le chenal à suivre, amènent le canot à s'échouer, nous obligent à pousser des avirons, par en avant, par en arrière, pour nous dégager d'une vase noire, gluante, collante, qui empest. Nulle part nous n'osons mettre pied à terre, de crainte de nous enliser jusqu'aux oreilles.

L'excursion durera deux ou trois jours et nous estimons qu'elle sera de quarante milles, peut-être un peu moins, mais nous n'avons aucun moyen de le savoir exactement. Nous partons sans guide, cherchant notre route à l'aide de cartes. Nous en avons deux, dont l'une à l'échelle de deux milles au pouce, où la plupart des accidents de terrain sont indiqués, mais en très petit. Nous pouvons toujours, si nous nous égarons, tendre vers la rivière. De quelque point que ce soit, ce chemin qui marche nous ramènera à la civilisation.

Le bagage est réduit au strict nécessaire, car il faudra porter, mais il comprend encore une tente et des toiles isolantes, des sacs de couchage, une carabine, une hache, trois avirons, quelques ustensiles et des vêtements de rechange, un petit appareil photographique, de quoi attraper du poisson, de quoi manger. On a beau éliminer, il y en a toujours trop, quand il faut transporter sur son dos. Le canot pèse environ soixante livres, le reste deux fois autant.

La première partie du trajet n'offre



Le barrage du Gilardo, sur la rivière Vermillon. L'auto-passe sur le barrage, comme sur un pont.

rien de très émouvant. La rivière Vermillon coule entre des berges assez élevées, couronnées d'épinettes mêlées d'essences de seconde pousse. Elle se rétrécit à mesure que nous avançons vers l'ouest, direction sud-ouest, d'après la carte. A l'aviron, notre vitesse ne dépasse pas trois milles à l'heure. L'embarcation et son contenu, y compris trois hommes, pèsent plus de 700 livres. Après une couple d'heures, nous traversons les lacs Cantin et Travers, qui sont des élargissements de la Vermillon, pour aborder, affamés, les membres perclus, à une pointe où nous dînerons d'un brochet qui respire encore. Pierre l'enfouit dans le sable pour la cuisson, Laurent cherche du bois et met la table — façon de parler — pendant que je cueille des bleuets pour le dessert.

Nous remarquons autour de nous, et cette constatation se fera vingt fois, que les bouleaux de toutes tailles sont

morts en grand nombre, étêtés en plus par le vent, et que ceux-là même qui se parent de feuilles ont perdu leur éclat. Ils sont victimes de chancres et de caries, à l'état épidémique depuis une dizaine d'années. Nous avions été avertis de cette situation au poste du Chapeau de Paille, par notre ami Arne Rosholm, chef des ingénieurs forestiers de la Consolidated Paper Corporation, dont la conversation, en français et en anglais, en norvégien aussi — mais pour d'autres que nous — roule deux fois sur trois sur les fleaux qui déciment la forêt canadienne, ce dont il ne se console pas.

La rivière s'élargit de nouveau, et un lac qui porte le nom solennel d'Ambassadeur, puis nous entrons à gauche, à travers une série d'îlots ronds, boisés, fort jolis, dans le lac Pin Rouge qui s'étend du nord au sud, et dont l'extrémité sud est séparée par une bande de terre de la baie la plus septentrionale du lac Clair. Le Pin Rouge est un lac de deux lieues, à fond de sable et de roc, extrêmement propre. Des pins rouges de cinquante pieds dominent la futaie, oscillant gracieuse-

ment dans le vent qui souffle d'un point ou d'un autre, mais toujours, semble-t-il, à l'encontre du canot. Le vague est forte, l'eau profonde, d'un vert glauque, et il est jugé sage de suivre le bord, même si les anses nous obligent à nous allonger. D'ailleurs, rien ne nous presse. Nous débarquons ça et là pour voir le paysage, nous étirer les jambes. Quelques chantiers en ruines, comme sur la Vermillon, comme ailleurs. Il y a partout, à profusion, des pistes d'orignaux et de loups, d'ours, ces dernières moins nombreuses. Si l'on en juge par leurs empreintes, les loups infestent la région. Mais nous n'en verrons pas un en quinze jours, nous n'entendrons pas hurler la nuit, même au loin dans la montagne. Silence presque religieux. Solitude, calme indéfinissable. Nous avons l'impression d'être au bout du monde. De jeunes canards s'enfuient à notre approche, con-

rent littéralement sur l'eau, soutenus par le battement saccadé de leurs ailes.

Un orage monte, que n'annonçait pas le temps clair de la journée. A un dernier arrêt, à une sorte de presqu'île où les bleuets sont par milliers, gros comme le bout du doigt, nous nous hâtons vers l'entrée de portage que nous cherchons, et que marque une affiche des gardes forestiers clouée à un arbre, une plaque de métal du ministère des Terres et Forêts. C'est ici que nous camperons pour la nuit. De pesants nuages flottent au-dessus de nos têtes, le vent s'élève, cependant que des éclairs déchirent le bleu de l'horizon. Nous dressons la tente dans une partie dense de la forêt, loin de pins élevés ou de chicots morts, susceptibles d'attirer la foudre comme des clochers d'églises. Impossible de risquer un feu, vu le vent. Nous mangeons froid, sur le pouce, et dès huit heures disparaissions dans nos sacs.

Il faudra en ressortir pour nous accrocher à la tente, que la tempête veut emporter à tout prix. C'est à peine

d'or, de l'herbe à dinde, des brunelles. Souvenirs des chantiers d'autrefois. Graines apportées dans l'avoine des chevaux, et qui s'acclimatèrent. Laurent, chasseur-né, invétéré, impénitent, montre un énorme tronc renversé, creux à l'intérieur, où il relève le passage de chats sauvages (ratons laveurs). Puis c'est la première baie du lac Clair, en forme de tuyau de pipe.

Elle a un quart de mille de longueur et des bords vaseux. Nous trouvons morte, vers le milieu, une truite grise de quatre ou cinq livres, portant une profonde blessure de chaque côté du corps, entre la queue et la nageoire dorsale. Victime vraisemblable d'un brochet monstre qui n'a pu tenir sa proie. Tout à coup, devant nos yeux, l'immense étendue du lac Clair, à perte de vue. Il porte élégamment son nom.

L'eau y est si limpide, propre, pure, d'un vert pâle qui tourne au bleu dans le lointain, que nous apercevons les fonds à vingt pieds. Les rives n'offrent pas l'aspect hérissé et spectral des

ne bâtisse, camp de gardes forestiers ou de chasseurs, mais tout cela est flou, indistinct. La vague grossit et les moutons blancs nous obligent à pointer le canot vers la terre ferme. D'énormes rochers dominent l'eau. Nous abordons et prenons quelques photos. Sur le sol, pistes d'originaux et de loups se suivent, se croisent, s'entremêlent. Nous cherchons bientôt, nous devons trouver une île assez grande, à l'extrémité nord-est du lac. A sa droite, d'après les renseignements obtenus antérieurement, s'ouvre l'entrée de portage qui nous conduira au grand lac Muskeg, ou Potherie, de son nouveau nom. Chemin faisant, nous capturons à la cuiller deux brochets moyens, pour le repas qui vient. Le lac est peuplé d'énormes brochets du nord et de truites grises, mais le poisson donne mal. C'est la période de pleine lune et il se nourrit peu. D'ailleurs, nous ne sommes pas intéressés à pêcher, pour ajouter à notre bagage.

Voici l'île dont on nous a parlé, puis le portage, à six ou sept arpents plus loin. Une heure après dîner, nous y entrons. Il est en dos de cheval, montueux, malaisé, et nos sacs s'appesantissent à chaque pas. Il fait chaud, humide, collant. Les moustiques nous dévorent. A tel point que personne ne peut bientôt les endurer. Nous nous frottons le visage et le cou, les mains, d'huile qui les chassera, mais souille honteusement nos chemises. Nous avons les cheveux gras comme le reste. Le parcours n'a pas un mille de longueur, si nous jugeons par le tracé de la carte, mais il donne l'impression d'une lieue. Pierre porte le canot, renversé sur ses épaules. On m'a confié le sac le moins lourd — une quarantaine de livres — auquel s'ajoute la tente, qui en pèse quinze. Chargé comme un mulet, Laurent tient sa carabine d'une main, tue ses maringouins de l'autre. Jamais portage ne m'a paru aussi épuisant. Sur le Muskeg, au fond d'une anse en forme de V, nous nous laissons tomber d'harassement, dans l'ombre d'un camp de bûcherons à moitié debout, mais pourri, noir, branlant.

Le retour au point de départ s'effectue comme prévu, sans une difficulté, par les grand et petit lacs Muskeg. Notre randonnée n'aura pris que deux jours. Nous mettons des cuillers à l'eau et amenons encore des brochets. Il y a de la truite grise dans les Muskeg, comme dans le lac Clair, comme dans les autres lacs de la région, mais aucune ne se laisse tenter par l'appât. L'eau est chaude et la truite se tient en profondeur. Après avoir payagé sur une distance de



A l'extrémité nord-est du lac Clair, deux des voyageurs examinent la carte, avant de prendre le chemin de portage qui les conduira au premier lac Muskeg.

à trois, nous l'empêcherons de s'envoler, malgré des poteaux de bois vert solidement plantés, des cordes tendues à se briser. Il pleut à boire debout, il éclaire, il tonne, et les vagues qui s'écrasent au bord du lac, à cent-cinquante pieds, mènent un vacarme infernal. Les éclairs se succèdent avec une telle rapidité que nous voyons comme en plein jour, dans notre intérieur réduit. C'est le cas de dire que nous avons l'éclairage électrique. Nous avons aussi une certaine frousse, quand un éclair aveuglant s'accompagne d'un claquement de tonnerre, sec comme un coup de fouet, que reprend et prolonge l'écho de la montagne.

Le lendemain, la pluie tombe encore. Il est six heures. Nous déjeunons tant bien que mal et partons. Premier portage, qui n'est pas très difficile, ni embarrassé. Je remarque une flore qui n'est pas de la forêt: des marguerites séchées, des boutons

lacs endigués, qui débordent du gonflement d'eaux entravées, et tuent la moindre végétation autour d'eux, des joncs et des aulnes aux résineux robustes. Des baies inclinées de sable jaune, grenu, et des battures couvertes d'herbages. Autour, aussi loin que porte l'œil, des conifères rangés, alignés, droits comme des soldats à la revue, et les inévitables bouleaux malades, décapités. Si l'on n'apercevait parfois un billot flottant, une vieille planche sur la berge, une pièce d'estacade portant quelques anneaux de chaîne rouillée, on jurerait que l'homme n'a jamais mis le pied dans le voisinage. Le silence est grand, gênant, si complet qu'on croit l'entendre.

Le lac s'étend si loin vers le sud qu'il est impossible d'en apercevoir la fin, même à l'aide de nos jumelles, qui ne sont pas de celles qu'emploient les officiers de marine. Vers la droite, nous croyons distinguer la toiture d'u-

# Chasse et Pêche en Belgique

par A. de PREMORÉL

quelque cinq milles, nous revoici enfin dans la passe étroite qui nous conduira à la rivière Vermillon, à la Pointe des Ingénieurs.

Et nous recommençons le jeu de nous échouer, de nous dégager de la vase, de chercher le chenal d'eau vivante et de le perdre, de pousser le canot sur des fonds peu engageants, par-dessus des branches mortes, des billots qui barrent la route, à travers les racines griffues de souches en bordure du rivage. Les canards sauvages sont toujours là. Des gros et des petits, des noirs et des gris, des canards des bois, des becs-scie, des sarcelles à ailes bleues. Les jeunes se sauvent devant nous, plongent et reparaissent, nous aperçoivent et replongent, en un jeu de cache-cache inutile, et qui les épuise. Les adultes se montrent plus placides. Ils nous regardent de leurs yeux ronds, indifférents, sans s'énerver, comme s'ils savaient que nous ne leur voulons pas de mal, et que d'ailleurs la saison de chasse n'est pas près de s'ouvrir. Comme nous arrivons, un hibou hulule dans le noir. Les avions nous pèsent aux bras, comme s'ils étaient de plomb. Déjà le lac Clair est loin. Quand le reverrons-nous ?

Harry BERNARD

(1) MM. les docteurs Emile Legrand, René Dandurand et Azarie Coustreau.

## LES CAHIERS DE CHASSE

Le deuxième fascicule de la Collection des CAHIERS DE CHASSE, dirigée par Tony Burnand et diffusée par Flammarion, vient de sortir. Il ravira et passionnera les chasseurs tout autant que le No 1. car la matière en est aussi magnifiquement abondante et comporte des histoires d'exceptionnel intérêt, illustrées de photos rares.

Au sommaire de ce fascicule on trouve des noms qui sont tout un programme: Constant Weyer, sur le coyote, Omer Sarraut, dans deux histoires ahurissantes d'un triplé de tigres et d'un triplé d'éléphants, Georges Trial dans une très belle étude et de très émouvants souvenirs sur le gorille, le Gauyeur, dans un excellent article sur le tir du canard, Tony Burnand dans un récit d'une rencontre peu ordinaire. Et un mystérieux auteur qui signe X. Le Lorrain, dans un remarquable coup d'oeil sur la chasse en Norvège. Le tout assaisonné d'innombrables petites notes, extraits, citations bien choisies, d'un intéressant "digest", d'une critique sensée des ouvrages cynégétiques modernes, et, pour finir, de larges extraits de quelques bons auteurs français d'autrefois.

Où nous nous trompons fort, où voici une collection bien partie, d'autant que l'on parle déjà d'un 3ème fascicule avec un Paul Vialar, entre bien d'autres auteurs de tout premier plan.

Peu de pays offrent, comme la Belgique, sur une étendue restreinte, tant de diversité dans les paysages. Moins de trois cent cinquante kilomètres séparent les collines de Lorraine des plages du Littoral en passant par les grands bois montagneux d'Ardenne, les campagnes vallonnées du Condroz et les plaines Flamandes.

Avec ces contrées si proches les unes des autres, changent la flore et la faune.

Le haut plateau des Fagnes présente, sous ce rapport, d'étonnantes richesses. De par la diversité même de ces habitats étroitement réunis, on peut dire que la Belgique est au point de vue de la chasse et de la pêche, singulièrement favorisée.

N'est-ce pas, d'ailleurs, dans une des plus belles forêts de nos Ardennes, à proximité du monastère et de la villette qui prirent son nom, que Saint Hubert, le patron de tous les chasseurs, vit surgir devant lui le grand dix-cors portant croix lumineuse entre ses chandeliers ? Si nous n'avons plus les aurochs et les ours qui, jusqu'au dixième siècle, hantèrent ces mêmes forêts, il nous reste, surtout en Lorraine Belge et en Ardenne, un contingent très appréciable de gros gibier.

Parmi ces gros gibiers, les cerfs, rois de la forêt, sont les plus localisés. On en trouve en Lorraine Belge ou pays gaumet dans les bois joignant les massifs de la Haute Belgique mais leur véritable domaine est l'Ardenne Luxembourgeoise, Namuroise ou Liégeoise. On a pu voir par les superbes trophées réunis depuis la libération à Bruxelles et à Liège que les vieux dix-cors portant une imposante ramure n'y sont pas une rareté. Les sangliers, bêtes nomades et prolifiques, ont, en Belgique une aire de dispersion très

étendue. Ils voisinent avec les cerfs dans nos forêts ardennaises mais peuplent aussi, en nombre variable et de façon plus ou moins régulière, la plupart de nos provinces.

En Flandre et dans la Province d'Anvers ils restent néanmoins une sensationnelle et peu probable rencontre.

Les gracieux et bondissants chevreuils vivent à peu près partout où se trouvent des bois de quelque étendue. Il reste encore, dans la Province de Namur, aux environs de Rochefort et de Villers-sur-Lesse, un petit nombre de daims que la loi protège mais que les braconniers n'épargnent guère à l'occasion.

Il est aussi, pour les amateurs du déterrage des blaireaux et quantité de renards qui, chaque soir partent en meute.

Voilà pour le gros gibier. Les loups, à part l'une ou l'autre apparition furtive ou imaginaire, ont pratiquement disparu de nos forêts depuis près d'un siècle.

Léopold 1er passe — à tort d'ailleurs — pour avoir, le dernier, tué l'un de ces forbans (cet exploit revient en réalité au Baron Joseph de Gerlache qui, il y a quelque soixante ans, tua dans les bois de la Lorraine Belge à proximité de la frontière française, un grand louvard alors qu'il chassait le lièvre aux chiens courants.

Si l'Ardenne a, chez nous, le monopole du gros gibier, le petit gibier y est moins abondant que dans les autres contrées du pays. Les grandes étendues des forêts, l'éloignement des rivières, les mordants qu'on y piège moins, le climat plus rude en sont, pour une part, la cause. Disons cependant que les coqs de bruyères — petits Tétrins ou Tétrins-lyres — friands d'



Au cours d'une excursion de pêche, l'été dernier, au lac Kiamika, M. Claude Molancos, était amusé, en compagnie de l'éditeur de cette revue et de sa fille Nicole Dussault, à photographier ce magnifique chevreuil qui s'était laissé surprendre à traverser un détroit à la nage. L'embarcation à moteur eut vite fait de rejoindre le chevreuil que les pêcheurs auraient pu saisir à la main. Ils se sont contentés de l'orienter de façon à pouvoir le "croquer" sous un angle commode en attendant la saison de chasse qui aurait pu leur permettre de le "croquer" dans le vrai sens du mot. Malheureusement, la saison de chasse venue, ils n'ont pas revu le chevreuil. . . .